

Gabriel Kevlec

Lui(t),  
à la folie

OLNI

## Résumé de l'éditeur

Une rencontre sur les réseaux, des mots échangés, des photos aussi, et le cœur qui bat plus vite d'un coup. Ça a commencé comme ça commence toujours finalement, rien d'original.

Oui mais voilà, moi je croyais à la magie, aux coups de foudre, à la poussière de fée qui fait s'envoler, claque trois fois des talons et suis le chat souriant sur un chemin qui s'efface derrière tes pas.

Je suis tombé amoureux. Lui, non.

C'est une histoire vieille comme le monde. C'est une histoire qui aurait pu s'arrêter là.

Sauf qu'il a voulu m'essayer.

Comme on essaye un pull trop petit.

Et les coutures ont lâché



**Gabriel Kevlec**

# **Lui(t), à la folie**

**Éditions OLNi**

23, rue Charles de Gaulle — 77700 Chessy

© OLNi éditeur — 2024

ISBN : 978-2-487106-20-8

**<https://editions-olni.com>**

À Lui, G, qui m'a mise en morceaux

À Lui, S, qui m'a fait renaître et a rassemblé les pièces  
une rencontre qui a changé ma vie

À Lui, F, dont les bras m'ont serrée si fort qu'ils m'ont  
fait *kitsungi*

Luire : du latin *lūcere*, « briller, être évident ».

Ça ressemble à lacérer.

Ça lacère, la lumière ? La sienne, oui.

Il m'a lacéré.

Tailladé, déchiré, entaillé, griffé, éraflé, écharpé, balaféré, coupé,  
incisé, sectionné, tranché, mutilé, morcelé, déchiqueté, décousu,  
tout simplement fendu.

Il m'a ouvert, et il est entré, et il s'est installé en moi.

Lui.

Dedans, dehors, partout, il luit.

J'étais un sphinx aveugle, un papillon ivre, j'ai suivi sa lumière,  
à la folie.



## Prologue

Je l'aimais.

Je le dis dès maintenant parce que je ne suis pas très sûr d'être encore en état de le dire, après.

En y réfléchissant, l'utilisation du verbe aimer est idiote, insensée. Je devrais plutôt dire que j'étais lié à lui par tout ce que j'étais, tout ce que j'avais été et tout ce que j'espérais être. Mais il n'y a pas de mot pour ça. Il manque toujours des mots dans cette langue, on devrait pouvoir en inventer. Je vais tout de même essayer de l'écrire. Que l'on me pardonne l'inévitable insuffisance du vocabulaire que je possède pour décrire cet état trop extraordinaire pour un simple dialecte humain.

Certains tombent en extase, d'autres tombent amoureux.

Moi, je me suis envolé.

Je me suis envolé amoureux.

Je l'aimais en vol plané, en piqué, en essor, les mains et les cris tendus au septième ciel en feu.

Je l'aimais en ascension, en éminence, en sublimité, les yeux et les feulements jetés à tous les dieux.

Je l'aimais à la folie furieuse, à la fantaisie des contes, à l'hérésie des rêves, mon corps engouffré de son sang jusqu'au pinacle.

Je l'aimais à le garder, à y croire, à lutter, à me jeter de plein fouet contre le mur des impossibles.

Je l'aimais à l'absence, au silence, à mes bras qui me faisaient mal d'être si vides, à cette nuit rêvée doucement décousue, à tout ce qu'on ne vivrait pas, à ces mots qui ne seraient jamais prononcés,

aux illusions enterrées sous la terre lourde de la réalité, à ces limites que je ne m'étais jamais imposées, à ces barrières dressées entre le possible et mes délires et que j'ai refusé de voir.

Je l'aimais à venir en souriant comme si j'allais rester pour toujours.

Mais « pour toujours » n'a pas duré davantage que quelques tours de piste de la petite aiguille à mon poignet.

En tout, même pas vingt-quatre heures qui se mélangent, s'enlacent, s'enlacent, s'enlacent, nœuds de souvenirs en toile d'araignée dans ma tête en grenier de peine. Je tire un fil, il y a tout qui vient, et c'est ce *tout* que j'aimerais essayer de vous raconter, ce *tout* qui était aussi *rien*, ou alors *pas grand-chose* et puis *tellement*, et *tellement plus encore*. Question de point de vue. Un peu comme dans *Alice au Pays des Merveilles*, lorsque l'étiquette « Mangez-moi » fait de la fillette une géante dépassant les toits, puis une version miniature passant par le trou de la serrure. Lisez-moi, buvez mes sentiments, dévorez cet amour, vous le verrez immense, ridicule, faramineux, dérisoire, aussi perdu qu'éperdu, tout à la fois, comme dans un conte.

J'aurais d'ailleurs pu commencer par « Il était une fois... »

Car cette histoire *est* un conte. Pas une histoire d'amour, non, même pas une histoire à vrai dire ; juste un drap rapiécé, un patchwork de vestiges épars, un puzzle de mémoire.

Juste un conte.

Un conte sans fées.

Un conte à l'envers.

Un compte à rebours.

Il était une fois, bloqué en haut de sa tour, un prince qui était aussi princesse et qui un jour en a eu ras le bol d'attendre qu'on



viennne le délivrer. Marraine la bonne fée avait dû prendre une cuite la veille, alors il s'est débrouillé seul. Comme il n'avait pas de longue chevelure magique à balancer à la fenêtre, ni de gentilles souris pour lui filer un coup de main, il a fait avec les moyens du bord. Toutes les pommes étant devenues empoisonnées, il s'est jeté de l'autre côté du miroir, deuxième étoile à droite et tout droit jusqu'au matin jusqu'à celui qui avait volé son cœur. Il y a laissé sa voix, mais aussi ses jambes, sa peau blanche comme la neige et ses lèvres rouges comme le sang. Il y a laissé son âme.

Il était une fois une métamorphose, un prince qui se changea en papillon d'écume par amour. Dans les livres, ça n'étonne personne, ce genre de truc. Dans le monde réel, ça affole tout le monde, des amis aux médecins, mais je suppose que c'est normal ; la plupart des adultes ont oublié ce que les héros de contes sont prêts à sacrifier pour l'être aimé : leur famille, leur destin, leur royaume. Les saphirs de leurs yeux. Le sang du rossignol. Leur vie. Pour eux, « aimer à la folie » n'est qu'une expression.

Pas pour moi.

Alors... il était une fois une rencontre fabuleuse et terrifiante.

Fabuleuse parce que le voir dans la vraie vie faisait partie de ces choses que je pensais impossibles. Terrifiante parce que je savais tout au fond de moi que chaque seconde à ses côtés serait un étalage de ma faiblesse, un examen pour lequel je n'avais pas révisé, un pas de plus vers l'à-pic de la déraison. C'était un fait, une évidence, comme le savoir ancestral que la nuit succède au jour, toujours.

Et j'y suis allé quand même. Bien sûr.

Je l'imagine lire ces lignes, froncer les sourcils.

*Ne fais pas ça. Ne t'en fais pas. J'ai le cuir dur et la folie douce. Et puis tu sais, dans les contes, la fin est presque toujours heureuse. Presque.*

# 1

Il est 16 heures.

Assis immobile sur les bords de Seine, je regarde le soleil d'une pâleur oxygénée tremper les pierres, brûler le dos des immeubles et des statues flanquant le pont Alexandre III. Sur la toile de ciel bleu, l'or des Renommées flamboie, s'anime, Pégase se cabre ; dans cette confusion précieuse des monuments et des corps, je m'attends presque à les voir quitter leur piédestal, laisser loin derrière leur triste colonne marmoréenne, et s'évader, aller fouiller l'essence prometteuse du monde, là-bas, vers l'horizon que des tours de verre et d'acier découpent telle la lame d'un couteau.

Peut-être devrais-je fuir, moi aussi.

Au lieu de cela, je baisse mes iris meurtris par tant d'éclat vers les ridicules tranquilles de la Seine. Dans cet embryon de crépuscule à venir, les rayons du jour se réfractent sur l'eau, s'y réfléchissent, rebondissent jusqu'au calcaire des France. Le cuivre des Génies braille, au seuil de l'explosion, et, sur le tablier du pont, les Nymphes rougeoient, chauffées à blanc par le ciel, nimbées de volutes lumineuses irradiant des eaux vives et les rendant presque surnaturelles.

L'onde du fleuve dévoile son impressionnisme, se teinte de lapis-lazuli et de vert malachite au gré des vagues. J'ai envie de m'y plonger. L'eau m'a toujours attiré tel un amant. Chez moi, au cœur des volcans que l'on apprend ici sur les pages ternes des livres d'école, je me jette allègrement dans les lacs et les sources gelés, et la froidure du courant fait tressaillir ma peau, pique, mord, enserre mes muscles comme pour me rappeler que je suis vivant. On

l'enseigne dès le collège : l'eau est un conducteur. Elle m'attrape, m'entraîne, me conduit souvent aux portes de la *réalité* quand je m'y laisse aller presque nu, paupières mi-closes abritant d'étranges songes, jusqu'à la sensation de me dissoudre dans le céruléen des cieux. Je suis de ces hommes que la noyade menace non pas parce qu'ils ne savent pas nager, mais parce que leurs sirènes intérieures appellent au romantisme du naufrage.

En ces lieux, en pleine ville, dans cette forêt de béton au sous-bois de bitume, l'eau est retenue prisonnière de ces berges qui la refusent à moi, l'éloignent de tous. C'est peut-être pour cette raison que les gens paraissent si secs ici. Ils s'étiolent et se fanent à quelques pas de l'oasis. Dans la moiteur étouffante de cette fin d'après-midi, je m'asphyxie de la même façon. À moins que ce ne soit l'angoisse, ces braises intérieures plus chaudes encore que l'astre qui rougit ma peau et me laissera jusqu'au lendemain des brûlures fantômes sur les joues.

Sans un regard pour ma montre, je sens qu'il est temps pour moi d'y aller. L'épée de la France à la Renaissance attrape un rai de lumière et le change en faisceau de lave. Je me lève pour échapper au coup mortel, rassemble mes affaires, et m'engouffre dans les profondeurs de la terre.

Les couloirs du métro sont jonchés d'emballages et de déchets humains, les seconds sans doute plus vides encore que les premiers. Les notes de *La Vie en rose* massacrée au saxophone rebondissent sur les petits carreaux blancs ébréchés, étirent les sourires des touristes que les clichés n'effraient pas, détournant leur attention d'une petite main agile qui leur fait les poches et les fonds de sacs. Entre les gavroches sans béret, les instagrammeuses sans diplôme et les cadres sans chauffeur, c'est toute une humanité belle et sordide

qui s'étale sous les rues de Paris. Les wagons déboulent dans un hurlement de banshee. Le claquement des portes derrière moi guillotine deux ans d'attente.

C'est parti...

La rame de métro file vers l'est de Paris à une vitesse vertigineuse. Les places assises ne manquent pas, mais je reste debout, accroché à la barre, le corps exposé, offert à l'accident. Si je ferme les yeux, je peux presque imaginer que je tombe à l'horizontale. Impression d'une fuite en avant, comme on se jette d'un pont, bras ouverts et paupières closes, crucifié balancé d'une falaise vers la dislocation.

Nous allons nous voir. J'ai un trou noir dans le ventre.

Nous allons nous voir.

*Nous allons nous voir.*

Je me le répète jusqu'à ce que les mots perdent sens.

Nous. Allons. Nous. Voir.

*Nous.*

Il y a un « nous » ?

À partir de quand, ça existe, un « nous » ? À quel moment il est réel, ce pronom qui coule sur les lèvres ? Quand on invente un langage plein de points de suspension et de cœurs bleus ? Quand on se brûle sans même se regarder ? Quand on s'habite sans se toucher ? Ça a une durée de vie, le « nous » ?

*Allons.*

J'aime ces phonèmes. Ils roulent sur la langue, s'allongent contre les dents, coulent des lèvres. Allons, allons, installons-nous dans un ballon bien loin au-dessus des vallons de bétons, voilons le réel, écrasons-le d'un coup de talon, et cavalons, cavalons, régalaons-nous des doigts fripons glissant longs dans les pantalons, allons, allons danser veux-tu ? allons baiser veux-tu ? allons nous aimer, je veux...

*Nous voir.*

Mieux qu'apercevoir, davantage que discerner, je vais le découvrir, le contempler, l'inspecter, l'observer, le mater, et regarder, regarder à en perdre la vue, distinguer ce que les pixels cachaient, être témoin de lui. Me montrer aussi. En vrai, en chair et en bosses, tabassé par la peur qui cogne mon sternum depuis le dedans, crochet du droit, prends ça, le K-O n'est pas loin.

Casque sur la tête, je monte le son de mon lecteur MP3 jusqu'au bip me sommant de faire machine arrière sous peine de lésions auditives. Ultime bravade, j'augmente encore le volume de quelques décibels. Que sait ce ridicule appareil de ce qui peut me léser ? Dans mes oreilles hurlent Simon & Garfunkel, leurs voix bâtissant des ponts au-dessus des eaux troubles. Une vieille chanson, le genre de titre qui fait s'exclamer « Oh ! C'était le groupe préféré de ma mère ! », et qui pourtant n'a jamais quitté mes playlists. J'ai aimé ces voix et ces accords à cinq ans, quinze ans, trente ans ; malgré ce que les magazines et Internet essaient de nous faire croire, certains amours sont aussi immuables qu'un tatouage. L'encre qui adorne ma peau en est la preuve : je suis de ceux qui sont capables d'irréversible.

Bastille.

Un homme entre dans la rame, me bouscule sans s'excuser ; réminiscence cruelle des temps où j'étais si flou, si invisible, que nul n'aurait misé sur moi une once d'espoir. Je m'écarte, lui cède l'air et la place qu'il occupe de toute sa largeur, de toute sa présence. Coincé entre la porte du wagon et son corps massif, dans la faille densément peuplée entre le rien et le pas grand-chose, je ris intérieurement de la mise en abîme. Bloqué dans l'oscillation des genres,

hors cases, hors cadre, je suis dans la vie comme dans ce train : un mirage écrasé par la beauté assurée des hommes, des vrais, ceux qui ont le poil noir et dru, la queue lourde qui ballotte entre les cuisses. La mienne est dans mon sac, dans sa poche de satin gris. Vit de silicone, vie sous cortisone, j'étouffe, respire sa sueur comme si elle pouvait insuffler la testostérone directement de mes alvéoles à mon sang. *Fais de moi un garçon, tu veux bien ?* L'inconnu ne répond pas à ma supplique muette, je n'existe pas dans sa dimension, mais lorsqu'un minet se précipite entre les portes ouvertes, prenant le signal sonore de vitesse, il bombe le torse, bande les muscles de ses bras. Roue du paon en pleine érection, paquet lourd pavoisé d'innombrables culs conquis, l'homme sourit, sûr de son effet, et son sourire m'annihile encore un peu plus. Je me recroqueville sur moi-même, résiste à la tentation de fermer les yeux pour me laisser chavirer par son odeur mâle, phéromones des mètres de queues qu'il a dû prendre et donner — ça se lit sur son visage, ça se calcule dans ses yeux, parce qu'un homme se mesure voyez-vous ? Tour de biceps, taille de bite, distance notée en vert sur l'appli, un court trajet pour une longue baise, chez toi ou chez moi ? Avec mes cent soixante-deux centimètres de haut et mes vingt centimètres de long coincés dans le strap on, je lui arrive à peine à l'élastique du slip. Court, trop court, cours, fuis, avant les torches riant à l'imposture, cours...

J'ai pas la cote, feu sous les côtes, je fais un pas de côté.

L'air du métro est aussi rêche qu'une poignée de sable. J'avale douloureusement ma salive, la bouche asséchée par l'angoisse, telle une précognition physique d'une fin à venir, une fin entamée à la minute même où je suis monté dans la rame, où j'ai descendu les escaliers de la station, où j'ai débarqué sur le quai de la gare de Bercy, où j'ai cherché ma place dans le TGV attendant son départ

à Clermont-Ferrand, où l'on a fixé la date ensemble, où l'on a discuté de lui, de moi, de la possible connexion entre lui et moi, où je l'ai appris, où j'ai croisé son image pour la toute première fois.

C'était il y a deux ans, il y a deux siècles.

Des mots échangés au creux des nuits, des mots crus, écarlates, effervescents comme un *gin fizz*, aussi poisseux que des pollutions nocturnes, des mots qui disaient les envies de baise et de tendresse, les soifs de foutre et de caresses, la possibilité de se voir aussi, évoquée par petites touches hypothétiques comme on parle de rêves inaccessibles, conversations impressionnistes, et puis des images, sa peau dénudée, flashée, branlée devant la caméra, parce que c'est comme ça que font les hommes aujourd'hui, on donne son cul avant son nom, le cœur n'est à portée de main que par voie basse, sentiments en catacombes, cryptoaccessibles.

Mais moi... moi, je ne suis pas comme les autres hommes.

L'assertion a un vieux relent de prétention pathétique, ce remugle écœurant qu'ont toutes les phrases de drague à deux balles, prononcées tête basse mais yeux levés pour guetter la réaction de celui à qui l'on murmure cette confession qui n'en est pas une. En général, ce « je ne suis pas comme les autres » prononcé sous la moustache, ça veut dire un truc entre « moi, je pleure devant un Disney » et « moi, je lis de la poésie ». Moi, je pleure devant un Disney, je lis de la poésie, j'ai une paire de seins comprimés sous le T-shirt et une fois de temps en temps, je saigne dans mon boxer. Alors moi, j'ai le droit de le dire vraiment, je ne suis pas comme les autres hommes, j'ai gagné.



Il m'a fallu plus d'un an et demi pour lui avouer ça, ce corps qui ne collait pas à mon prénom, cette incarnation de l'ambivalence et du monstrueux au sens premier du terme, ce flou organique faisant jouer aux curieux tous les arpegges du dégoût à la curiosité malsaine valsant parfois avec la haine. Je suis homme en tête, femme au corps, et le bordel à l'intérieur. Intersexe. Ça sonne comme « intersection ». Je suis à ce croisement, ce vacillement entre les contours précis des représentations et le délire d'un dessinateur fou et aveugle qui, là-haut, trente-huit ans plus tôt, avait dû prendre la cuite du siècle en même temps que le crayon. Les croquis ratés, on les froisse et ça part à la benne. On ne les montre pas. Je n'ai donc montré ça à personne, et surtout pas à lui qui me montrait tout, lui qui était devenu au fil des jours... Lui.

Pendant des mois, à partir de mes mots sans images, il m'a mal imaginé, imaginé mâle, et puis le choc, la révélation, la photo juste derrière, portrait de face, corps à poil, poitrine arrogante et chatte exposée, voilà, voilà ce que je suis, tu peux fuir si tu veux.

Il n'a pas fui.

Je ne sais pas trop ce qu'il s'est passé dans sa tête à ce moment-là. Il y a eu quelques messages dont je ne me souviens plus, et puis cette demande.

*J'ai envie d'essayer.*

*J'ai envie d'essayer.*

Essayer quoi ?

*Essayer tout ce que je ne peux pas faire avec un mec cis.*

C'est quoi, tout ?

*Tout. Te lécher. Enfoncer ma queue dans cette fente, je l'ai jamais fait avant. Y gicler. Sans capote. J'aimerais une expérience complète.*

Non... avec capote, s'il te plaît.

Je tremblais devant mon écran. Je savais ses plans cul qu'il me racontait en détail et que je prenais de plein fouet comme autant de balles tirées à bout portant, parce que je l'aimais et que ces corps qu'il baisait n'étaient pas le mien, je savais tout ça, mais je n'ai pas formulé aussi abruptement ma peur latente du risque qu'il me refile une saloperie qui viendrait forcément d'un autre. J'ai juste écrit « non, avec capote, s'il te plaît ». Un frein, une barrière imposée entre lui et moi, un mur monté par mon angoisse dont je sentais d'ores et déjà que je regretterais chaque brique jusqu'aux lisières de la démence. Je n'ai pas relevé l'égoïsme inhérent à cette proposition première. Il y a des gens à qui l'on pardonne tout, que l'on exonère d'office de tout reproche, même si c'est incompréhensible, et il était de ces gens-là.

Son envie était telle que mes conditions lui parurent acceptables.

*Okay pour le préservatif, t'as raison, c'est mieux.*

Soulagement.

Les épines profondément plantées dans mes paumes, du sang plein les mains, je vais enfin cueillir sa rose...

C'est d'accord, oui j'ai envie, non c'est pas déplacé comme demande.

Je ne lui ai pas dit tout de suite que je n'avais jamais laissé un homme me faire ça, me sauter comme une femme, que jamais une queue ne s'était aventurée à cet endroit. Mais pour lui... pour lui, c'était oui, bien sûr. Et j'ai commencé à imaginer, les mains agitées au-dessus de mon clavier, frémissant d'impatience et d'anticipation.

Plus tard, bien plus tard, je réaliserai qu'il n'a pas dit « j'ai envie de toi », mais « j'ai envie d'essayer », et je me demanderai si j'avais été élu

pour le simple fait que j'étais le moyen idéal de combler cette envie réprimée, qu'il n'en connaissait pas d'autres comme moi. Un choix par défaut. Réduit à une enveloppe, un sexe, une disponibilité. Le genre d'analyse qui n'est possible que longtemps après les faits, comme on ne peut annoncer avec certitude le nombre de victimes d'un tremblement de terre qu'après avoir déblayé le dernier tas de gravats.

Mais à cet instant, je me revois m'enflammer sur ce désir qu'il avait de mon corps, mon corps dramatiquement féminin, le premier qu'il toucherait comme ça, sur le sentiment amoureux qui jaillirait évidemment de cette collision de nos êtres aux âmes déjà enchâssées depuis des mois. Je ne fuyais pas la réalité et ses interrogations aux remugles d'inquiétude acide, je la contournais, la coloriais de mes propres couleurs flamboyantes pour embraser le noir, pigments de feu, brume de vermillon, ocre d'encens des mots de Valéry. « Amour chéri, n'oppose pas à ceci la première chose qui te vienne à l'esprit. Songe à qui te le dit... Songe à qui te le murmure<sup>1</sup>. »

Nous qui n'avions que les mots allions avoir une peau, une étreinte, la pièce manquante de notre édifice construit bancal mais magnifique depuis l'inframonde des réseaux sociaux. Mon château. Mon royaume.

*Le dragon ? Mais quel dragon, voyons ? Ils vécurent heureux et...*

Je me revois sourire à l'écran, à l'espoir de le regarder enfin dans les yeux, de l'entendre me dire ces mots qui n'avaient été qu'écrits, et puis bien d'autres encore, de m'accrocher à son sourire juste avant qu'il m'embrasse. Le respirer. Le toucher. Des rêves en origami que je confiai à la nuit, enfin dépliés, un peu froissés, un peu froids c'est normal, je n'avais jamais osé y croire.

<sup>1</sup>Extrait de *Lettres à Jean Voilier*, Paul Valéry.

Mais c'est comme ça dans les contes, c'est quand tout semble perdu que la poussière de fée fonctionne, et je m'envole, je m'envole...

Rendez-vous pris, le cœur épris, le corps qui prie.